

Sur les GEMs proprement dit

Cependant ma question c'est, que si la loi ouvre avec les GEM de tels espaces de résistances possible, ces espaces ont-ils les moyens réels de leur autonomie, qu'ils soient matériels ou symbolique? La dépendance financière et l'influence symbolique de discours ambigus enturbané de bienfaisance, ont finalement une prise suffisante pour escamoter une psychiatrie douce, invisible, réussissant là où d'autres formes répressives spectaculaire échouent. S'agit-il d'une dialectique bâton/carotte : si tu es un bon « fou » tu pourras aller au GEM? Ce qui est le début de la fin de la mystification psychiatrique : proposer un tel choix, c'est déjà lâcher-prise sur l'essentialisation, la biologisation du fou et admettre en filigrane la nature politique du conflit « intérieur » dont le « fou » est le lieu.

Deleuze parlant de Clastre :

les sociétés sans Etat, puisque la psychiatrie est un symptôme d'Etat, une infrastructure d'enfermement, luttent aux moyens de guerres tribales ritualisées contre l'émergence d'un Etat, contre les chefs. Les chefs se trouvent alors obligés de s'occuper de guerre au dehors, et détournent le regard de l'organisation du dedans, ils s'en retrouvent toujours affaiblis de sorte qu'ils ne parviennent pas à établir d'Etat et les superstructures qui les manifestent.

Le fou contre l'État

Considérons le « fou » comme un élément hermétique à l'injonction civilisationnelle, comme une persistance du sauvage non domestiqué. Sous un jour clastrien, vu que le « fou » demeure à la marge du civilisé, sa lutte est peut-être de même nature que celle du « Papou » ou du « Yourougou » ou du « Dogon » qui luttent contre l'émergence d'un Etat.

L'émergence d'une nouvelle classe sacerdotale :

Il faut attendre que se constitue, une classe sacerdotale, qui confisque le savoir, organise une classe aristocratique ou élitaine pour opérer d'une part une scission interne dans le peuple et pour d'autre part liquider dans des jeux symboliques négociés tous les jeux, qui jusque là empêchaient l'émergence d'un Etat.

Retour sur ta première présentation de thèse de 25 pages

Déformation « professionnelle » :

J'ai été formé en psycho, à faire des articles scientifique de psycho pour la publication à l'international en anglais et tout. (je ne pige rien en anglais ou très mal...) O douleurs. C'est sec, formel, asséchant, manquant absolument de vie et tout. Un calvaire à lire et à écrire. Mais ça m'a donné une méthode (ce n'est pas la seule, je n'en doute pas...) et une certaine rigueur. En gros mes enseignants nous on bassiné pendant 5 ans avec la notion de VI et de VD pour faire des stats au bout. Du coup j'appréhende ton texte, première mouture, réflexe pavlovien sans doute, sous cet angle, forcément réducteur...

Quels sont tes VI et tes VD?

(VI : Variable indépendante ; VD : variable dépendante)

Pour rappel (pour moi y compris) : les Variables indépendantes ce sont les catégories que l'on étudie et les VD : les qualité (attributs propriété...) qui fluctuent dans ces catégories choisies.

Exemple : l'âge (VD) chez les enfants pris en charge en activité périscolaire (VI). La taille des poils et le nombre de puces (VD) chez trois race de chiens (VI), le basset (moda de VI 1), le berger des Pyrénées(modalité de VI 2) et le chihuahua (modalité de VI 3)... etc

Je me trompe peut être mais je crois identifier trois modalité de VI dans ton travail.

modalité 1 les GEMs

modalité 2 les clubs thérapeutique

modalité 3 les clubs houses

La VI ici étant la notion disons de « lieu de soin psychique autogéré » (cette catégorie se justifie t elle, est ce qu'il y a un principe commun à ces trois sortes d'espace? C'est ta thèse, c'est en tout cas ce que tu veux démontrer, si j'ai bien compris)

En revanche, je n'arrive pas à déterminer les VD, ce qui varie dans les catégories considérées. Mais c'est sans doute là que le travail clinique (même en sociologie) commence et ce qu'il faudra que tu dégages de tes observations de terrains. C'est, si je comprend bien tout l'enjeu de ta thèse. Soit dans un premier temps, identifier, au fil des recueils de données (entretiens et autres...) les variables, sociologiques dans ton cas - faire le lien avec ce qui existe dans la littérature puis définir ce qui varie dans chaque catégorie étudiée, ce qui est commun et ce qui est différent.

C'est un boulot énorme. Et c'est là que porte ma curiosité.

Quelles sont les signes de la souveraineté personnelle et groupale?

Quelles sont les signes de l'entraide?

Quelles sont les signes du rétablissement psychique?

Quelles sont les signes du bien-être?

Qu'est ce que le soin et ses signes?

Curiosité philosophique et "délires personnels"

Dans mon dernier mémoire qui portait sur la psychologie de la créativité et les rêves, je me suis hasardé à faire des petites références philosophiques. Ils (les profs) ont horreur de ça. Ils m'ont traité de « philosophe » en soutenance, ce qui pour moi équivaut à une flatterie. Mais je pense que la philo et l'Histoire quand elle est bien faite, sont des ressources communes à toutes les sciences humaines, malheureusement souvent laissées pour compte au profit de format A/B contrôle hors sols... Peu d'études exploratoires ou longitudinales voient le jour, ce qui pose des problèmes sur le plan

épistémologique : Le A/B test c'est bien, mais sans le recul d'un travail exploratoire ça n'a pas de sens. Le A/B test supposant qu'on sait déjà et qu'on vienne confirmer une hypothèse émergente au terme d'une étude longitudinal... Mais le « temps c'est de l'argent » comme dirait Milton Friedman...

Ton travail de terrain a l'air béton (tour de france, autoparticipation des enquêtés etc, témoignage tous azimuts d'acteurs variés du champs que tu explore). Mais, ce n'est que ma sensibilité ou ma façon de voir les choses, le « réel trahit le concept ». Ce n'est pas un très bon slogan parce qu'il est susceptible d'être déformé dans n'importe quel sens. Mais je veux dire par là que parfois, on se fait abuser par son terrain, sa clinique. Je préjuge peut être d'avance sur que tu vas faire ou non, car ce n'est qu'une présentation... On se fait avoir par son terrain, par ses observations et c'est là que le recourt au concept et à l'Histoire, à la théorie, peut permettre de reprendre de la distance critique.

Ce que je veux dire, mais encore une fois c'est peut être un peu prématuré de ma part de m'avancer sur ça, c'est qu'il y a des présupposé philosophique et historique (je crois que tu l'évoque un peu d'ailleurs...) en jeu, sur le fond, qui agissent ces structures. La question de la souveraineté, sujet bouillant de nos jours, des rapports de dominations, le rapport à la norme... des choses où Foucault, Bourdieu, Deleuze et Guattari et tant d'autres s'invitent. Sans plaquer un regard préconçu sur les observés, il y a de nombreux axes philosophiques en jeu derrière ces espaces alternatif du soin. La question de la solitude. La question de la liberté et du libéralisme, la question du communisme, au sens philosophique du terme etc. Qu'est ce que c'est que la liberté et qu'est ce que c'est qu'une vie commune, ensemble? C'est un écheveau assez riche et complexe à fouiller. On pourrait peut être même aller chercher Lévi-Strauss ou Pierre Clastres. Et je doit t'avouer que de ce point vu je serais très curieux de voir le traitement que tu pourrais en faire.

Cela m'amène à la suggestion suivante, qui m'apparaît soudain au moment où je l'écris, c'est Alexandre Jollien, philosophe et handicapé. Peut être que si tu as l'occasion de rentrer en contact avec lui tu pourrais, selon sa disponibilité avoir, peut être, de beaux échanges avec lui. Mais est il toujours en vie et est il disponible? Ça ne touche pas directement la question de la psychiatrie puisqu'il n'est pas psychiatriquement malade, mais son double regard, comme philosophe et comme handicapé me paraît peut être intéressant à recueillir, sur la question du soin. Il y en a certainement d'autres, moins médiatiques que j'ignore, mais le champs des stigmatisés, des « usager du soin » n'est pas homogène. Il y a des individualité qui se détachent et qui ont des discours sur eux-mêmes, sur le soin, sur les structures du soin qui sont parfois « armées » sur le plan conceptuel...

Par exemple, les cours de Deleuze sur Clastres, qu'on peut trouver en tapant « les voix de Deleuze » ou qu'on peut trouver sur youtube et qui sont partagé sur le groupe Chimère de fb par exemple, m'ont appris que les sociétés sans Etat, puisque la psychiatrie est un symptôme d'Etat, une infrastructure d'enfermement, luttent aux moyens de guerres tribales ritualisées contre l'émergence d'un Etat, contre les chefs. Les chefs se trouvent alors obligés de s'occuper de guerre au dehors, et détournent le regard de l'organisation du dedans, ils s'en retrouvent toujours affaiblis de sorte qu'ils ne parviennent pas à établir d'Etat et les superstructures qui les manifeste. Puisque pour qu'émerge l'Etat il faut un surplus de stock, qui va rentrer dans le commerce premier, celui du mariage et de l'échange des femmes, faire argent, richesse, puissance, obligation, hiérarchie et se manifester à terme sous la forme d'une infrastructure : une route, une case collective, un moulin etc.

De même sur le plan matrimonial, le jeu des peuples sans Etats, est toujours de tendre à créer des alliances à sommes nulles, multiple. Vu que la première marchandise au sens marxiste du terme c'est la femme. Celle qui est rituellement volée à la tribu d'à côté, qui va déclencher une guerre rituelle (toute les mythologie du monde ne racontent que ça) qui va occuper le chef,

puis se changer en négociations, en échanges compensatoire qui vont renforcer les liens intertribaux des peuples au détriments des chefs. Les chefs, les rois, dans l'organisation princeps du socius ne sont que des organes médiatifs, ils n'ont pas la main et tout s'arrange dans l'organisation pour qu'ils n'aient pas la main, notamment par tout un jeu de surcodage du peuple dans une spiritualité animique, qui n'est qu'un moyen de codage de l'esprit, du corps et du monde en fait... la symbolisation du réel ici est totalement libre et inapte à toute récupération par un « pouvoir ».

Il faut attendre que se constitue, une classe sacerdotale, qui confisque le savoir, organise une classe aristocratique ou élitaire pour opérer d'une part une scission interne dans le peuple et pour d'autre part liquider dans des jeux symboliques négociés tous les jeux, qui jusque là empêchaient l'émergence d'un Etat. Quand le rapt des femmes de la tribus d'en face se change en mariage, sous la pression des prêtres, au nom de la paix, c'est à dire en commerce compensatoire, il n'y a plus de guerres rituelles et par conséquent il y a un surplus qui se constitue, et ce surplus se change en infrastructure qui va strier le champs social et permettre l'émergence d'un despote garant de l'infrastructure. Le despote qu'il soit démocratique ou dynastique va entretenir ce rapport de service aliénatoire entre le peuple et l'infrastructure. Dès lors le peuple se trouve aliéné et toute sa production symbolique capté et réorganisé pour devenir utilisable par le pouvoir.

Je me demande s'il n'y aurai pas un transfert à opérer ici. Considérons le « fou » comme un élément hermétique à l'injonction civilisationnelle, comme une persistance du sauvage non domestiqué. Sous un jour clastrien, vu que le « fou » demeure à la marge du civilisé, sa lutte est peut être de même nature que celle du « Papou » ou du « Yourougou » ou du « Dogon » qui lutte contre l'émergence d'un Etat. Les papous, les dogons ont relativement perdu, parce que le serpent du capital s'est immiscé dans leur monde, mais tout de même dans ces éruptions guerrières en Afrique qui demeurent, j'y voit persistance de la lutte contre l'établissement d'un Etat stable. Le colon lui, de

ses divisions tire tout son beurre et il occidentalise à la marge, il essaye d'embourgeoiser les mentalité partout où il va, mais j'observe un peu partout dans le monde, qu'il demeure un irréductible humain, premier, sauvage, insoluble à la civilisation intégrale. Qui demeure notamment sous des formes psychiatisées en Occident.

Le sens du propos de Deleuze ici est que le « fou » ou le « sauvage » ont même luttes. Le « fou » entre en diversion. Tout le discours de sa folie est un discours de diversions pour ne pas céder à la civilité dont il pressent tous le caractère thanatique : l'exploitation, le vidage de sa substance humaine profonde. Comme le sauvage qui le fait à l'échelle de la tribu, il surcode. L'hallucination, les voix, le paralogisme paranoïaque, sans tomber dans l'explication neurobiologisante, sont la manifestation d'une révolte essentielle, première, irréductible, c'est ce qui le protège d'une corruption de son essence la plus profonde. Dès lors que l'on discute politiquement avec le « fou » et que l'on comprend politiquement sa position les choses deviennent plus claires. D'ailleurs, j'avais lu ça, lors des révolutions et des grandes guerres, lorsque le socius est balayé par la violence, les psychotiques « vont » beaucoup mieux. Cela s'est vu pendant la guerre d'Espagne notamment.

Ceci pose la question de la psychiatrie autrement. Puisque la « folie » du « fou » est en soi une stratégie individuelle contre l'Etat, contre la civilisation qui n'est que barbarie morbide. Si la psychiatrie est un des organes de répression de l'Etat intimement lié au capitalisme, qu'elle vive ou meurt, au fond c'est son affaire, pas la nôtre. La question c'est, puisque lutter contre la psychiatrie c'est lutter contre l'Etat, comment venir en renfort du « fou »? Minimiser la violence médicale? : oui mais comment? En ruinant son discours techniciste biologisant, etc. Est ce suffisant, est ce possible? Si toute lutte a pour enjeux les corps et le territoire, pour qu'un tel discours médical soit contré, il faut qu'il existe des lieux où des personnes le contrent.

D'où créer des espaces de repli et de liberté pour non pas réinsérer socialement puisque le « fou » - sauf à se faire prendre par les discours paralogique du socius - ne veut pas coopérer - mais laisser libre cours à son délire dans sa forme la plus constructive possible.

Cependant ma question c'est, que si la loi ouvre avec les GEM de tels espace de résistances possible, ces espaces ont ils les moyens réels de leur autonomie, qu'ils soient matériels ou symbolique? La dépendance financière et l'influence symbolique de discours ambigüe enturbané de bienfaisance, ont finalement une prise suffisante pour escamoter une psychiatrie douce, invisible, réussissant là où d'autres formes répressives spectaculaire échouent. S'agit il d'une dialectique baton/carotte : si tu es un bon « fou » tu pourras aller au GEM? Ce qui est le début de la fin de la mystification psychiatrique : proposer un tel choix, c'est déjà lâcher-prise sur l'essentialisation, la biologisation du fou et admettre en filigrane la nature politique du conflit « intérieur » dont le « fou » est le lieu.

Dans la situation qui est la notre, il faut absolument que le citoyen consente à sa soumission, à sa collaboration, avec le despotisme de la marchandise : c'est la démocratie, c'est son principe. Et pour ça il faut une psychiatrie pour que l'individu, vote ça, fasse là où on lui a dit de faire, soit dans la norme. Le journaliste est dans sa fonction lorsqu'il psychiatrise tel ou tel dissident du régime : premier avertissement, au de là police, médocs, internement...

Le bain informationnel dans lequel baigne les gens, dont les usager et les administrateur des GEM, est là pour poser la limite, encadrer en souplesse la liberté concédé : mais en échange de quoi?

L'irréductible de la folie fait menace sur un régime par essence illégitime parce que profondément mu par des passions triste, la pulsion de mort. D'où l'urgence à mesure que s'épuise les parfums qui permettent de dissiper l'odeur de charogne propre au socius, au civilisé, au capitalisme etc.

Mais force étant de considérer que la psychiatrie classique, répressive, faite pour faire peur, pour exclure, pour disqualifier, pour écraser, pour condamner au désaide échoue... où plutôt, la psychiatrie, comme la police, a toujours été partagée entre solution répressive « dure » et solutions éducatives « douces ». Pinel, Esquirol etc, toute la mythologie de la psychiatrie a toujours suivie une oscillation entre ces deux pôles : ou bien émanciper, ou bien enfermer et persécuter etc ... sans jamais remettre en cause son fond de commerce, la norme, morale, sociale, bourgeoise, capitaliste, etc. Norme qui toujours, fait déni ou détournement de la souffrance exprimé dans la plainte. Norme sans laquelle les rapports de productions capitaliste entre en crise et s'effondrent. Pas de marchandise sans standards, ni sans bureaucratie.

Dans ce sens j'envisage le GEM et consorts comme la croisée des chemins de ces deux tendances contradictoires. Quelles arrière-pensées faut-il deviner chez le législateur qui ouvre la voie aux GEM? :

Que ça ne marche pas vraiment? (« voyez, la clinique, l'HP, ça marche, on guérit, nous..... »)

Que ça n'ait pas les moyens de faire école et de se répandre?

Que ça demeure contrôlable dans le flux informationnel en vigueur?

Que ça serve au réarmement dialectique de la psychiatrie?

Que ça permette de faire des économies?

Que ça opère un espace de repli pour une bourgeoisie en déroute? (Ça a été le cas de Sade et autres à la Révolution...)

Que ça serve d'objet médiatique?

Que ça opère la mue de la psychiatrie, sa dilution dans l'économie dite « sociale et solidaire »?

J'ignore les impensés qui ont traversé la tête du législateur. Mais pour qui voit dans la figure du « fou » comme de la « pute » ou du « vagabond », quelque chose d'irréductiblement humain, en rupture d'avec la civilisation (capitaliste

donc...) le GEM fait solution mais aussi problème, champs de bataille, plus discret que les Champs-Élysées, certes, et pas à la portée de tous le monde, entre deux formes d'être, d'éthos : d'un côté le champ de la « bonne conscience » c'est dire de la fausse conscience du Capital démocratique, l'hypocrisie, les non-dits, le refoulement et la répression c'est à dire le mal-être généralisé à tous, s'entretenant lui-même, et, de l'autre la conscience première, sauvage, naïve, « naturelle », incréé, invaincue... Ce qui est très clairement exprimé durant toute l'œuvre de Freud le « fou », le « sauvage », le « ça », mêmes choses.

Pour gagner cette bataille, quel « rapt des femmes » faut-il réinventer, quelles guerres rituelles faut-il imaginer pour épuiser les chefs, et les mettre à genoux...? J'avoue que je n'en sais rien. Les Gilets Jaunes forment un début de réponse, mais cela demeure encore trop spectaculaire, trop limité. Il s'agit en effet d'un combat dans les abysses pas d'une rixe de fin de marché. La psychiatrie et les GJ, ça ne colle pas, ça n'accorde pas. Comment dérouter le psychiatre? Comment plaquer son attention vers des combats extérieurs, pour qu'il lâche prise sur l'intérieur? Le psychiatre? Est-ce que c'est à cet échelon que ça se joue ou encore à un échelon supérieur? À l'échelon du management, de l'industrie du médicament, ou plus haut encore, et comment savoir si ce n'est pas trop haut viser ou trop vague pour que le boulet tiré atteigne sa cible et non pas les nuages?

Autre plan de lecture qui me vient à l'esprit, celui de la violence. Car la psychiatrie, comme la police, est l'expression de la violence et son entretien. S'ériger contre la psychiatrie c'est s'ériger contre une certaine forme ou organisation particulière de la violence. J'en reviens à mes « indiens ». Dans l'organisation tribale la violence reflue, rayonne, fuit le centre, n'opère pas un retour sur le groupe ni sur les personnes (guerres compensatoires tribales, pour casser l'émergence d'un État...) Dans la forme étatique, civilisée, la violence fait toujours retour sur les personnes et les groupes.

Il y a une relation intime entre le symbolique et le cycle de la violence (bourreau, victime, sauveur...) En effet le symbolique naît toujours de la violence, naît dans la violence, puisque le symbolique symbolise quoi? La violence et la souffrance qu'elle engendre, souffrance qui, pour se dépasser, se comprendre, devenir leçon doit passer par le symbolique, l'inscriptible.

Dans la formule « sans-Etat » donc sans Histoire, (a-symbolique donc...) la violence, n'est pas captée par une centralité, pas organisée et elle n'a pas de morale non-plus, pas de valeur. Elle est inhérente à la vie et aux hommes. Dans la formule historique, le battement violence/symbole entretient une économie qui fait toujours retour sur les êtres, les groupes et les choses. Cela fait spirale.

La psychiatrie ici est une des institutions qui a la gestion de la violence et du symbole (l'école, la justice, l'Eglise aussi...) et dont elle hérite du clergé, puisqu'au fond elle tient de l'Inquisition. Le fou comme l'hérétique sont là pour faire symboles. Le fou se pose ici comme borne du civilisé.

C'est là en partie tout le sens de la diversion stratégique que met en place le « fou ». Mettre en déroute, le sémantique, le symbole, c'est sa grande arme contre la « signifiante » du psychiatrique. Résister au travail de sens de cette machine pour être soi, au risque de la désintégration totale : la « loque autistique » dont parle Deleuze.

Le jeu entre le fou et la psychiatrie s'intègre dans le cycle ordinaire de la violence : bourreau, victime, sauveur. La fameuse spirale aliénatoire, qui précisément a pour sens d'entretenir le primat du symbolique. Ici, pour que la structure capitaliste (et précapitaliste puisse s'entretenir) il est nécessaire de recourir au symbole pour organiser le monde (pas d'outils sans symbole, pas de production sans outils, pas d'organisation non plus, pas de captation possible des flux, pas d'exploitations...). Toute la puissance du capitalisme est liée à la maîtrise du symbolique sous toutes ses formes, à la submersion

totale des êtres dans le symbole. Au point même que le cogito ergo sum de Descartes, doit s'entendre, « je symbolise (pense) donc je suis ». Tu n'existe pas si tu n'es pas symbole. Ce qui est bien évidemment faux.

Or la violence psychiatrique, son sens profond, c'est la production de symbole pour l'entretien de la suprématie du symbolique. Cramer l'hérétique, interner le fou, c'est dire qu'au de là, le symbolique entre en déroute avec le socius. En somme tant que demeure ce système de production capitaliste, il lui faudra une psychiatrie pour gardiener le régime symbolique, par conséquent un cycle de la violence comme mode de production de ce régime symbolique...

En ce qui concerne les GEM, et autres, le niveau d'autonomie, de souveraineté, qu'ils peuvent avoir ne peut s'évaluer, à mon sens, que dans la mesure où ils interrogent les liens étroits entre la violence et le symbole, au carrefour duquel ils se trouvent, et à partir de quoi ils pourront dessiner un plan d'immanence, un point de fuite. Or comme je le disais plus haut, la tâche est âpre car non seulement, la dépendance financière de ces structures (associative) leur fait défaut, mais en plus l'influence du discours ambiant les expose à toute les soumissions... et donc maintien dans l'état du « fou » de service, complice spectaculaire malgré lui de la bienfaisance hypocrite du capital : les bonnes œuvres de Madame la Présidente, (Macron, Chirac, ou Mitterrand...). Où le bon « fou » comme il y eut jadis le bon sauvage, sert d'homme sandwich à son insu pour les grandes œuvres du Capital... On ne parle plus de fou de nos jours, mais d'handicapés. Le handicapé, comme le migrant (quoi que...) est le grand truc de la bourgeoisie pour montrer que « nous autres grands bourgeois, nous ne sommes pas des sauvages ». Il suffit de regarder les budget et les lois mise en place en ce sens pour le comprendre. Le capital se recycle ici comme aux îles Caïmans.

Je pense en même temps que j'écris, donc mes idées viennent à mesure. En réfléchissant à mesure que je débrouille le problème, me vient l'idée du CNR.

Le conseil national de la résistance. En somme; il y a peut être une fenêtre possible pour les GEM, dans la mesure où la disposition légale qui les fonde peut être détournée comme occasion de prendre le maquis. Dans quelle mesure cela est-il possible, au vu des limites que j'ai déjà rappelé par deux fois, financières et « médiatiques » (en terme de perméabilité du discours dominant je veux dire...). Cela dépend beaucoup de leur degré d'ouverture/fermeture, de leur capacité à savoir reconnaître l'allié et l'ennemi, qui ne recoupe pas le clivage soignant/soigné.

Si des personnages issus des sciences humaines, qui comprennent ce que je viens de raconter, peuvent les traverser pour faire œuvre de transmissions alors peut être que le maquis est possible... et avec lui la souveraineté que cela suppose, mais ça reste malgré tout un défi dans le contexte actuel. J'en conviens.

Je m'arrête là pour aujourd'hui.

Je n'ai pas encore lu « delenda psychiatria est », je vais m'y mettre ces prochains jours. Mais j'ai un peu de mal à me concentrer en ce moment, pour les raisons que tu sais, donc ça risque de prendre un peu de temps. Je reviendrais vers toi par écrit pour te faire part de mon retour sur ton texte. Et d'ici là on se téléphone le 4 et on se voit un peu plus tard.

Je te souhaite plein de bonne chose pour cette année

Amicalement

Jean-Baptiste